André Jacob, *Temps et langage : essai sur les structures du sujet parlant*

Paris : Armand Colin, 1992, 410 p.

Jacques Bres

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/181>

DOI : 10.4000/praxematique.181

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 1993

Pagination : 140-142

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Jacques Bres, « André Jacob, *Temps et langage : essai sur les structures du sujet parlant* », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 20 | 1993, mis en ligne le 22 janvier 2009, consulté le 25 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/181> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.181>

André JACOB

TEMPS ET LANGAGE. ESSAI SUR LES STRUCTURES DU SUJET PARLANT.
Armand Colin, 1992, 410p.

L'on ne peut que se féliciter de la réédition, quelque 25 ans après sa première parution, de *Temps et Langage*, ouvrage depuis longtemps épuisé. Si un quart de siècle sépare les deux dates, la leçon que donne le philosophe — ou plutôt l'anthropo-logue, selon le vœu de l'auteur — reste fondamentale. Plus précisément même : elle n'a rien perdu de son actualité pour un linguiste car il s'agit bien d'une étude sur le langage. Contrairement à ce que l'on pourrait induire de l'ordre d'apparition des deux éléments dans le titre : *Temps et langage*, A. Jacob traite de questions de linguistique à partir de la problématique du temps et non l'inverse. Une simple consultation de la table des matières suffit à s'en persuader. L'ouvrage est divisé en trois parties ainsi intitulées : *Approche de la synchronie* ; *Genèse de l'activité linguistique* ; *Approche temporelle et linguistique du sujet humain*. Moins extérieurement : A. Jacob, après avoir discuté de la place faite au temps dans les linguistiques structurales — Saussure, Troubetzkoy, Jakobson, Bloomfield, Chomsky, Hjelmslev, Martinet — consacre la suite entière de son travail à la présentation, et surtout à l'exploration de la théorie qui a disposé le temps au cœur des fonctionnements linguistiques : la psychomécanique de Guillaume, avec le concept central de *temps opératif*. Sans entrer dans le détail de l'analyse, je résumerai — grossièrement ! — les thèses d'André Jacob comme suit :

Au niveau de l'expérience humaine comme de l'expérience animale, le temps cosmique est du *devenir* qui emporte. Mais l'homme n'est pas seulement sujet passif. Sujet actif par son travail, son langage, il conserve et construit : face à la mouvance du devenir, il se place comme centre à partir duquel l'acte de langage comme celui de travail s'originent. De la sorte, l'homme se détache de la simple présence animale au monde, de l'évanescence qui la caractérise. Ce détachement de la présence construit l'émergence du présent, par lequel l'homme construit le temps en passé et futur, mémoire et projet. Par le langage, l'homme inclut le monde au lieu d'être seulement inclus en lui : ce changement de sens (direction) est l'avènement même du sens (signification) (p. 97). La langue fonctionne comme un *univers regardant* : par elle, l'homme dispose des moyens de rendre compte de son expérience, de la comprendre, donc de la dépasser. La langue instaure une permanence sur la fluence du devenir de l'expérience, condition pour en parler en son absence : elle est « revenir sur le devenir » (p. 241). Si on en reste à ce niveau de description, la langue apparaît comme un lieu de neutralisation de la fluence temporelle, non comme sa négation active. Le concept de *temps opératif* permettra d'introduire à cette dimension.

Ce concept, en théorie guillaumienne, est mis en place dans l'analyse de l'expression linguistique du temps : les modes sont des étapes balisant les procès d'actualisation de l'image-temps ; c'est dire que celui-ci occupe un temps : le temps de « la pensée en action de langage », le *temps opératif*.

Conçu dans sa matérialité, le temps opératif est d'une importance capitale pour l'incidence du langage sur le temps humain. Si on pose que le temps opératif à l'œuvre dans l'actualisation de l'image-temps est une modalité d'un temps opératif agissant dans l'actualisation plus générale de la langue en discours, on tient là, dans le fonctionnement même du langage, l'opérateur de ce qu'A.J. nomme *révolution temporelle* : qui permet de comprendre le temps et de l'anticiper, au lieu d'être pris en lui.

La conceptualisation de Saussure, dans son effort pour dégager l'objet *langue*, laisse derrière elle une solution de continuité : la *parole* utilise la *langue* sociale à des fins individuelles. Comment se fait cette utilisation ? Opposée à la *diachronie* et privilégiée dans l'analyse structurale, la *synchronie* est conçue statiquement comme un état de langue dans lequel tous les éléments du système sont considérés comme simultanés.

Si le concept de temps opératif a une réalité, il implique une opérativité générale du langage, qui ne saurait s'effectuer intemporellement. La synchronie est moins un *cadre d'analyse* propice à l'étude du système linguistique que le *lieu d'un procès* toujours recommencé. A.J. avance le terme de *synchronie opérative* : l'état de langue est envisagé cinétiquement, comme système mobilisable. Sous la structure se trouve dégagé l'acte de conversion de la langue en discours et du discours en langue. Procès double donc : de *virtualisation* et d'*actualisation*. De la sorte, le temps opératif apparaît comme la *pulsion* de la synchronie. Le renversement temporel est là : faire du temps qui emporte l'outil qui autorise la mise en œuvre de ce qui conserve et permet la réalisation de la fonction de sujet : la langue. La langue ne sert donc pas seulement à l'expression du temps (« langage du temps ») ; par son fonctionnement, elle ouvre à une autre temporalité : le « temps du langage », temps opératif, qui se réalise dans l'instant d'opérativité : « La façon de dire le temps n'est qu'une conséquence de la structuration préalable du temps par l'organisation linguistique du sujet » (p. 316).

Le temps n'est pas éliminé dans l'instant d'opérativité mais il rend possible l'exercice de la parole par le sujet. C'est seulement dans cet exercice que le temps devient humain. La définition du présent est à ce niveau éclairante : le présent, c'est le moment où je parle, c'est aussi le présent qui détermine ce qui est passé et ce qui est futur. L'acte linguistique détermine chaque fois l'instant à partir duquel le sujet se soustrait au devenir du temps cosmique, à la présence passive au monde et recompose à partir de lui la durée, en la séparant en époques, en l'organisant en histoire. Par lui, l'inclusion de l'homme dans le monde se retourne en inclusion du monde dans l'homme : le temps humain trouve son fondement dans cet instant qui le structure, il est en effet — cet instant — non pas arrêt de la fluence, mais organisation dynamique qui permet de la structurer. Jacob oppose à l'*horizontalité du vécu* une *certaine verticalité opérative* (p. 330) naissant de la tension entre le virtuel et l'actuel. Verticalité opérative dont le sujet, dans son acte de parole, est le pivot. A travers le système linguistique et son actualisation, le monde s'organise autour du sujet, qui, sans cesser d'en être un élément, peut le saisir à travers sa totalité dans la représentation qu'il (s')en donne.

La démonstration d'A.J. conserve toute sa pertinence à une époque où l'on peut ignorer (ou feindre d'ignorer) la pensée guillaumienne (tel J.-C. Milner déclarant : « Les théories linguistiques en tant que théories ne font intervenir d'aucune manière la dimension temporelle » (in *L'espace et le temps aujourd'hui*, Points, Seuil, 1983: 229)) ou tenter de la vider de sa substance en proposant — énième tentative — de mettre au rancart le concept de temps opératif (tel J.-P. Mailhac, dans *Le temps opératif en psychomécanique du langage*, Slatkine, 1988).

Cette démonstration recoupe, sur bien des points, les analyses de la praxématique et s'en sépare sur certains autres. Je ne traiterai pas de cette mise en rapport qu'a développée F. Madray, dans le numéro 10

des *Cahiers de Praxématique* (« Temps, langage et praxis », 1988 : 57-71) et à laquelle je souscris. J'évoquerai seulement une curieuse coïncidence : 1967, année de la première édition de *Temps et Langage* est aussi l'année de la publication de *La phrase occitane* de R. Lafont (1967), ouvrage qui, de toute autre façon et fût-ce au prix d'une « hérésie », prouvait la fécondité de la pensée guillaumienne. A quand sa réédition ?

Jacques BRES